

SAMEDI 14 AVRIL 2012

Le témoignage saisissant d'un rescapé du "camp oublié"

Les premiers convois de prisonniers sont arrivés le 13 avril 1942 au camp nazi de Rawa Ruska. L'un d'eux, Gilbert Bellegarde, un retraité de Montsoult, se souvient.

Gilbert Bellegarde n'a pas fait le déplacement en Ukraine pour les cérémonies de commémoration, hier. A 93 ans, ce postier en retraite est resté à Montsoult, où s'est installée sa famille, loin du camp nazi de représailles de Rawa Ruska, dont il est l'un des rares survivants. Dès avril 1942, les Allemands ont envoyé dans ce petit bout de Galicie (en actuelle Ukraine), loin de Genève et de sa convention, les prisonniers français considérés comme les plus gênants, les évadés, les résistants, les réfractaires au travail obligatoire, «les fortes têtes», le premier convoi est arrivé sur place il y a tout juste soixante-dix ans, le 13 avril 1942. Gilbert Bellegarde, lui, est arrivé le 5 mai 1942, épuisé, comme ses compagnons d'infortune, après plusieurs jours entassés dans des wagons à bestiaux, sans eau ou presque, malgré la chaleur écrasante. Il n'en repartira que cinq mois plus tard. "Ils ne nous ont pas fusillés, mais ils ont essayé de nous faire crever de faim", confie-t-il. Le camp est une ancienne caserne de cavalerie russe en cours de construction. Les blocs sont ouverts aux vents, sans portes ni fenêtres. Aucun bâtiment n'est pourvu d'eau, de lumière ou de toilettes. La vie des prisonniers est rythmée par le travail et la recherche incessante de nourriture. « On nous distribuait de temps en temps une boule de pain rassis pour douze », se souvient Gilbert. Le reste du temps, nous n'avions qu'une sorte de soupe dont dépassaient quelques cosses de petits pois. Mais le pire était certainement la tisane du matin, qui n'était que de la branche de sapin coupée et infusée directement».

Comme tous ses camarades, Gilbert est très affaibli. «Je pesais 75 kg en arrivant ; à peine 60 quand je suis reparti. » Les prisonniers couchent à même le sol ou sur des bat-flancs en bois, sans paille ni couverture. L'hygiène est inexistante. «Pour nous laver un peu et tenter de nous débarrasser des poux. Nous sortions nus dans la cour les jours d'orage pour nous mettre sous la pluie. Mais c'était peine perdue. Il y en avait plein les baraques.» Certains attrapent le typhus, la diphtérie. Tous ont la dysenterie. Gilbert contracte une forme bacillaire qu'il

mettra plus de deux ans à soigner. Au travail forcé, au froid, à la faim, aux maladies, s'ajoutent les humiliations. «Le plus dur, c'est quand j'ai été fouillé entièrement nu, un pistolet sur la tempe », souffle Gilbert. Ce douloureux séjour à Rawa Ruska, Gilbert le doit à ses multiples tentatives d'évasion. Il avait 21 ans, le 3 septembre 1939, quand la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne. «Je me rappelle encore quand la cloche de l'église a sonné», raconte-t-il. Il effectuait alors son service militaire à Bitche, en Moselle, et a pris immédiatement la direction de la ligne Maginot.

Après avoir échappé à la mort, Gilbert est fait prisonnier le 18 juin 1940, et envoyé en Allemagne. "Fernandel", comme l'appellent ses amis, n'a qu'une idée en tête : s'évader. « J'avais un avantage, je parlais très bien allemand », explique-t-il. A deux reprises, le jeune soldat parvient à s'enfuir, mais il est repris à chaque fois. Assigné à la poste aux armées puis aux corvées, il aide plusieurs de ses camarades à s'évader. "Un jour, l'officier m'a prévenu qu'ils préparaient un camp pour les gars comme moi", rapporte-t-il. Envoyé près de Düsseldorf, il s'évade une nouvelle fois, encore sans succès. Pour les Allemands, c'en est trop : cette fois, il prend la direction du camp de Rawa Ruska, dont le souvenir est porté aujourd'hui par l'association Ceux de Rawa Ruska et leurs descendants.



Gilbert Bellegarde, 93 ans, est l'un des derniers survivants du camp de prisonniers français de Rawa Ruska. Il vit aujourd'hui dans une maison de retraite à Montsoult, près de sa famille.

Entré dans la Résistance après son évasion

Arrivé en mai 1942 à Rawa Ruska, Gilbert Bellegarde, sans doute par manque de bras disponibles" suggère-t-il aujourd'hui - est renvoyé en Allemagne au camp de Stettine (aujourd'hui en Pologne), le 27 octobre 1942. "J'ai été assigné au travail dans une maison d'alimentation en gros. Qu'est-ce qu'on a pu faucher avec mes camarades !" se souvient-il en souriant.

En octobre 1943, il s'évade de nouveau. Mais, cette fois, il n'est pas repris et arrive même à prendre un train pour Paris. "Je suis arrivé gare du Nord, là où je travaillais

avant la guerre. Je suis allé chez mes beaux-parents". Mais Gilbert le sait, il ne peut pas rester sans les mettre en danger, d'autant qu'il a rejoint la Résistance. Ses amis l'envoient se cacher à Limoges (Haute-Vienne) où il est embauché dans une usine de cuivre, dirigée par un chef de réseau local. "J'aidais les maquisards dans le nord du département grâce à mon laissez-passer. "Mon patron m'a prévenu que les Allemands allaient bientôt procéder à un contrôle des ouvriers de l'usine. Alors, je suis reparti à vélo pour Paris où j'ai d'ailleurs rapporté l'information sur le massacre d'Oradour-sur-Glane (NDLR : 642 villageois tués par les SS le 10 juin 1944)". Gilbert s'installe chez les parents de Solange, qu'il épouse le 19 août 1944. Peu à peu, l'ancien prisonnier reprend le cours de sa vie, marqué à jamais. "J'ai été démobilisé après la Libération et, en tant que postier, je devais reprendre mon poste d'avant-guerre".

Décoré de la médaille militaire, de la Légion d'honneur et fait officier de l'ordre national du Mérite, Gilbert reste très modeste. "Les héros, ce sont les morts, confie-t-il. Les autres ne sont que des veinards".

25000 déportés en neuf mois

Le "camp de la goutte d'eau et de la mort lente". C'est ainsi que Churchill surnomma à la Libération le camp de représailles de Rawa Ruska, où furent déportés environ 25.000 prisonniers de guerre français et belges entre avril 1942 et le début de l'année 1943. Le premier convoi franchit les grilles le 13 avril 1942. Les Allemands ont transféré dans ce camp de Galicie (en actuelle Ukraine), établi dans une ancienne caserne de cavalerie russe, les évadés récidivistes, les accusés de sabotages ou de refus de travail réitérés. Dans ces mêmes baraquements de fortune, 18.000 à 20.000 prisonniers russes périrent dès 1941, par manque de soins, de nourriture, d'eau, d'hygiène ou sous les coups de leurs gardiens. Après la mise en oeuvre de la Solution finale en 1942, cette région appartient au "Judenkreis" - le cercle de la mort pour les Juifs -, où se trouvent les camps d'extermination de Sobibor, Belzec, Auschwitz et Treblinka. Le territoire échappe ainsi aux contrôles liés aux garanties de la convention de Genève, censée protéger les prisonniers de guerre. Le comité international de la Croix-Rouge n'aura finalement accès au camp de Rawa Ruska que le 16 août 1942, pour permettre finalement le rapatriement progressif vers l'ouest des survivants en 1943.

Impossible de tirer un bilan de mortalité, affirme l'association Ceux de Rawa Ruska et leurs descendants, qui se bat pour la mémoire de ces oubliés. Aujourd'hui, seuls 267 d'entre eux peuvent encore témoigner des horreurs subies.